# L'ECHO DU SIKKIM ET DES ANDES

N 156

BIBLIOTHEQUE CANTONALE DU VALAIS

L'ECHO DU SIKKIM ET DES ANDES Automne 1992 / 57e année

Bulletin missionnaire de l'Abbaye de Saint-Maurice

Réd.: Chne Joseph Henry, Abbaye, 1890 Saint-Maurice
Adm.: Chne Jean-Paul Amoos, Abbaye, 1890 Saint-Maurice
Timbres-poste: Frère Serge Frésard, Abbaye, 1890 Saint-Maurice
Impression: Œuvre Saint-Augustin, 1890 Saint-Maurice

**CCP 19-1786-5:**
**Mission de l'Abbaye au Sikkim,**
**Abbaye, 1890 Saint-Maurice,**
**tél. (025) 65 11 81**

# Le Salut est là !

*Es-tu celui qui doit venir?* demandent à Jésus les disciples envoyés par Jean-Baptiste prisonnier.
Etrange, la réponse en Luc comme en Mathieu. *Allez dire à Jean ce que vous entendez et voyez:*

**Les aveugles voient,**
**les boiteux marchent,**
**les lépreux sont guéris,**
**les sourds entendent,**
**les morts ressuscitent,**
**la Bonne Nouvelle est annoncée aux pauvres.**

Un autre texte (toujours en Isaïe 61), repris par le Seigneur en Luc 4, 18, est très proche de cette manifestation:

**«L'Esprit de Dieu est sur moi, parce qu'il m'a consacré par l'onction. Il m'a envoyé porter au pauvres la Bonne Nouvelle, annoncer aux captifs la délivrance, aux aveugles le retour à la vue, rendre la liberté aux opprimés, proclamer une année de grâce au Seigneur.»**

Nous en sommes là, confirme Jésus après avoir roulé le livre:

**«Aujourd'hui se réalise ce passage de l'Ecriture.»**

L'Esprit créateur souffle à nouveau sur le pays desséché: la nouvelle création a commencé.

**Le temps du salut est arrivé !**

# *Notes d'un jeune voyageur*

**En route vers Kalimpong : une semaine de tribulations**

Mardi 4 août, une heure du matin. Plongeon dans l'inconnu. A la sortie de l'aéroport, une vingtaine de taximen me hèlent à qui plus fort tandis que la chaleur nocturne de Delhi s'abat sur moi de tout son poids d'humidité et de ténèbres. Plus un visage blanc, plus une main amie... On a beau s'y être préparé, on a peur. Parvenu à l'hôtel où je dois passer deux nuits, le sommeil ne vient pas. Une odeur de serre envahit tout, ou plutôt une odeur comme celle des chalets que l'on rouvre au printemps; mais ici, c'est aussi dehors, dans les arbres, sur la terre des trottoirs, jusque dans l'oreiller. Elle vous rentre partout et s'impose petit à petit à vos narines, de sorte que vous finissez par ne plus la sentir, tout en devinant sa présence parce qu'elle fait dans l'air comme des vagues plus ou moins fortes. Alors, pour m'endormir, je m'échappe de ce monde inconnu en pensant à ma famille, à ma communauté, au film que j'ai vu tout à l'heure dans l'avion: "Beethoven"! Simple histoire de chien Saint-Bernard tombant dans une famille américaine, mais qui m'a bien fait rire, et m'apitoyer parfois!... Le sommeil vient enfin...

Ce voyage en Inde, il s'est décidé assez rapidement, sans grande réflexion même. Ayant terminé ma maturité, je désirais simplement vivre quelques temps d'une autre expérience avant de commencer le Noviciat, à l'Abbaye. Après quelques entretiens avec mon Père-Maître, le choix s'est porté sur la visite de nos missions au Sikkim. D'une part, cela me permettrait de voir l'immense travail accompli là-bas par nos confrères, d'autre part, j'aurais ainsi l'occasion de rendre plus concrets à mes

*Enfants travaillant dans un champ de gingembre*

sens un certain nombre d'idéaux qui me tenaient à coeur, tels l'amour du plus pauvre, la pauvreté elle-même... Souvent, j'ai réfléchi à la pauvreté, j'y ai beaucoup pensé tout à l'heure encore, dans l'avion. La pauvreté m'attire. Je la trouve belle en même temps qu'elle me fait peur. Belle parce qu'il me semble qu'elle porte à l'essentiel, effrayante parce qu'elle exige tant ! Mais les grands saints ne se sont-ils pas épanouis en elle? Pauvreté... petit mot qui chante profond et bien obscur, mélodie de sainteté, un petit air d'éternité... Je tends l'oreille... c'est loin ! Encore... Les sons se confondent : cela résonne encore trop, dans le vide de mon cœur ! Cette mélodie, je vais avoir le temps de la découvrir, en un mois et demi!

Mais pour l'instant, je dors, à des centaines de kilomètres de Kalimpong, sur un lit de planches recouvert d'un fin molleton, tandis qu'au-dessus de moi, inlassablement, un vieux ventilateur tourne tordu sur son axe...

Beaucoup d'Indiens n'ont encore ni montre, ni réveil-matin, si bien que monseigneur l'astre solaire rythme toujours toute la vie de ce petit monde. Seulement voilà, ce monseigneur-là est un couche-tôt lève-tôt, et voici qu'après cinq heures du matin déjà les rues s'animent, les mendiants recommencent à mendier, les marchands à crier, les enfants à pleurer, les chiens à aboyer et la caravanne à passer... caravane de vieux taxis, jaunes ou noirs, lourds et rouillés, avançant péniblement entre veaux, vaches, claxons, couinées!

Cette journée passera vite. Un petit rickshaw va me conduire à travers la ville, j'y achèterai quelques fruits et réglerai mon billet d'avion pour Bagdogra. Un rickshaw, c'est une de ces veilles télécabines que l'on appelle des œufs; vous l'avez décrochée, vous lui avez enlevé les portes, mis trois roues, un guidon et un moteur de motocyclette! Ils sont des milliers à Delhi à conduire ce genre de petits taxis. Il existe en fait plusieurs variétés de rickshaws: on trouve encore le cyclo-pousse, et la charette à bras, dont les sièges en mousse sont souvent déjà habités... Ces véhicules ont l'avantage de circuler lentement, ce qui permet de contempler à loisir la vie de la rue, vaste fourmilière agitée de temps à autre d'un coup de bâton, parce qu'un touriste est en train d'y passer.

Il y a un soir, il y a un matin, et c'est le troisième jour, celui de reprendre ma route vers Bagdogra, où doit m'attendre le Père Gressot pour me conduire à la mission, à Kalimpong. Le cœur gai, je rejoins donc l'aéroport. Et voilà que les problèmes commencent! On m'apprend qu'il y a deux aéroports à Delhi, que mon avion décolle de l'autre, et qu'il me reste à peine plus d'une heure pour ressortir, sauter dans un taxi, franchir les vingt kilomètres qui séparent les deux aéroports, effectuer les contrôles, enregistrer les bagages et monter dans l'avion, tout ceci évidemment (c'est ce qui rend l'affaire corsée) au rythme indien! Je m'en tire bien content avec un petit mal au ventre, et me retrouve quelques heures plus tard dans un petit aéroport de campagne, perdu au milieu des rizières: Bagdogra. Mais là, mon ange gardien n'a pas dû réussir à décrocher sa ceinture, il est coincé dans l'avion: personne ne m'attend! Et pour cause, Kalimpong est complètement bloqué depuis le début de la semaine. «A strike» (bien rouler le «r» s.v.p.), m'expliquent les chauffeurs de taxis qui se battent pour me faire monter dans leur véhicule. Personne ne sait combien de jours encore cette grève va durer, il va falloir me débrouiller seul.

Me voilà donc sur la route de Darjeeling. Le taxi fonce à une vitesse infernale (au moins 50 km/h!) entre les gens, les vaches, les charrettes, les chiens, les chèvres, les poules et leurs nids ! Je vais donc vivre trois jours à Darjeeling, sur les premières montagnes hymalayennes, à 2100 mètres d'altitude, au frais dans les nuages de la mousson. Darjeeling est la ville centrale de la région des Hills, dont Kalimpong fait partie. Elle est notamment très connue pour son fameux thé, et pour la vue magnifique qu'elle offre sur le massif hymalayen, avec le Kantchenjunga (8600 m) et le Mont Everest plus à l'arrière. Mais les petits malins qui vien-

## Empfangsschein / Récépissé / Ricevuta

Einzahlung für / Versement pour / Versamento per

**Mission de l'Abbaye**
**au Sikkim**
**Abbaye de Saint-Maurice**
**1890 Saint-Maurice**

Konto
Compte **19-1786-5**
Conto

**Fr.** **c.**

Einbezahlt von / Versé par / Versato da

.....

.....

.....

Die Annahmestelle
L'office de dépôt
L'ufficio d'accettazione

## Einzahlung Giro

Einzahlung für / Versement pour / Versamento per

**Mission de l'Abbaye**
**au Sikkim**
**Abbaye de Saint-Maurice**
**1890 Saint-Maurice**

Konto
Compte **19-1786-5**
Conto

**Fr.** **c.**

## Versement Virement

Mitteilungen / Communications / Comunicazioni

Giro aus Konto
Virement du compte
Girata dal conto .....

Einbezahlt von / Versé par / Versato da

.....

.....

.....

.....

## Versamento Girata

ISA IX 88 6000

PTT 441.02 (5) 6/10 x 4 1/9 CO gr

190017865›

190017865›

nent pendant la mousson y trouvent en fait bien peu à voir, si bien que le temps commence rapidement à me peser. Je me porte régulièrement aux nouvelles pour connaître la situation de Kalimpong. Rien ne bouge, il faut attendre encore. Alors je marche dans les rues et découvre peu à peu les merveilles et les richesses de cette vie si différente de la nôtre, de ces gens pour qui le temps est un mot qui n'a pas de résonance, qui s'intéressent plus à palabrer des heures avec le voisin qu'à faire le travail qu'ils ont en mains, qui vivent de pas grand chose mais n'en perdent pas moins la sérénité, sérénité qu'ils manifestent par les couleurs vives de leurs vêtements, et leur éternel sourire.

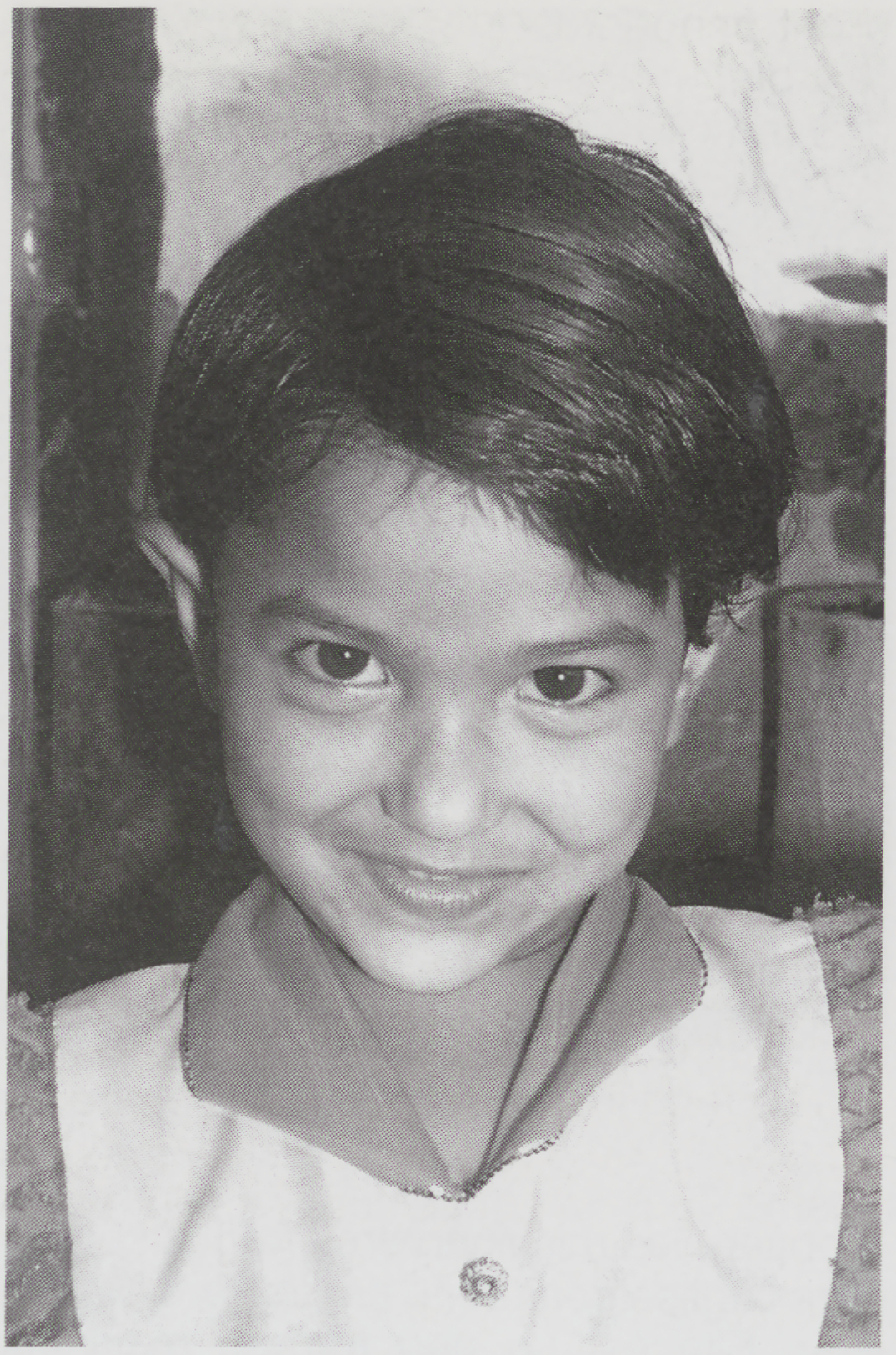
Enfin, des nouvelles arrivent. Elles sont mauvaises: la grève va se poursuivre à Kalimpong jusqu'à mardi (nous sommes vendredi), de plus, elle rejoint Darjeeling même pour un temps indéterminé. Je ne me réjouis pas du tout de devoir passer une semaine de plus tout seul dans ce pays que je ne connais pas du tout! Je prépare donc immédiatement mes bagages, saute dans un taxi et me rend le soir-même à Siliguri, 80 kilomètres au Sud, où nous arrivons vers une heure du matin, après être restés en panne près de deux heures sur le bord de la route! De là, aux aurores, je prends un bus en direction de Kalimpong. Mon intention est de me rapprocher le plus possible de la mission, puis de terminer le trajet à pieds. Le bus me conduit jusqu'à Teesta, petit village sur la rivière du même nom, où se trouve un pont qui relie les routes de Darjeeling et Siliguri à celles de Kalimpong et Gangtok. Un poste de police y contrôle les permis pour Kalimpong et le Sikkim. Je me soumets donc à ces formalités, et me prépare à entamer à pieds les quelque quinze kilomètres qui me séparent encore du lieu auquel je commence à avoir hâte de parvenir.

Il fait chaud et extrêmement lourd, ici au fond de la vallée. Je regarde ma montre: il est midi. Tout est calme à l'intérieur du petit poste de police. Tandis que l'on m'inscrit dans un registre, j'observe une grosse araignée qui se dirige vers les bananes posées sur la table. Un lézard attend au plafond, dans une immobilité léthargique, qu'un moustique s'aventure

*Une classe à Martam (Sikkim)*

dans ses environs. Les policiers transpirent sous leur uniforme. Soudain, l'un d'eux se lève, un officier; il s'avance vers moi en ajustant son béret, me tend mon passeport et m'invite à le suivre. "Je dois justement me rendre à Kalimpong, me dit-il, vous pouvez monter dans ma jeep." Pas un mot de plus, mais un petit sourire aux lèvres. Je n'en reviens pas: seul l'armée et la police sont autorisées à circuler en temps de grève, et voilà que je tombe sur la seule voiture peut-être qui montera d'ici à Kalimpong de toute la journée!

Quelle joie enfin de retrouver le Père Hofstetter et le Père Gressot, rentré quelques semaines plus tôt! Et quelle émotion d'arriver là où, 58 ans plus tôt, nos confrères missionnaires plantaient les premières semences de l'Evangile! Tout a si bien poussé qu'il me faudra bien le mois qui me reste à Kalimpong pour parcourir, guidé par le chanoine Gressot, tout le travail accompli ici depuis 1934!



## La mission

Le diocèse en chiffres, c'est actuellement 124 prêtres, plus de 300 sœurs, 17 frères, 44 paroisses et stations. Et il n'est pas exagéré, je crois, de dire que les chanoines furent une grande part du levain qui fit monter si haut la pâte! Quand les premiers arrivèrent à Pédong, à quelques kilomètres de Kalimpong, ils prenaient la relève de quelques pères français qui, depuis 1883, annonçaient l'Evangile dans la région en attendant que le Tibet veuille bien ouvrir ses portes. Puis ce fut Monseigneur Gianora, Préfet Apostolique du Sikkim, qui prépara le futur diocèse en organisant le pays d'abord socialement et économiquement, par des routes, des ponts, des maisons, puis construisit des églises, tout en accueillant les premières vocations indigènes, et allant également en chercher jusque dans le Sud de l'Inde. En 1962, il laisse à Monseigneur Eric Benjamin, premier évêque de Darjeeling, une église certes pas encore très mûre, mais qui possède déjà de sérieuses racines et ne cesse de s'accroître en âmes. A l'époque glorieuse, les chanoines seront seize à œuvrer ensemble; ils multiplient les paroisses et les stations, tout en n'oubliant pas que, dans ce pays de pauvres, le témoignage chrétien passe avant tout par la charité et le soin des plus démunis. C'est ainsi que se construisent maisons, écoles, fermes... Aujourd'hui, il ne sont plus que trois, mais ils poursuivent vaillamment leur ministère missionnaire avec toujours au cœur le même idéal, le même enthousiasme et la même ferveur, dans une église devenue désormais adulte, et riche en vocations. C'est en les accompagnant pendant un mois que je vais découvrir l'envergure de leur œuvre.

Première visite : Pédong. La grande maison en pierre qui abrita les premiers missionnaires est maintenant un peu "branlante", mais ses murs parlent encore très fort de ce passé finalement pas si lointain où les pères français d'abord, puis les chanoines, plongeaient dans ce monde inconnu tout entier régi par les croyances locales et bouddhiques. En contrebas de la maison se trouve le cimetière où

*A Pedong: la maison où tout a commencé*

reposent les missionnaires français, derrière l'église construite par le Père Martin Rey. Elle est un peu tordue, mais ce brave chanoine n'avait pas le temps de commencer à faire du dessin technique, il en dessina le contour à la main directement sur le sol! Les gens se souviennent aussi bien du Père Eigenmann; il leur était extrêmement dévoué, tout en faisant preuve d'une originalité peu commune! On m'a raconté qu'il était notamment très bien fourni en médicaments, mais qu'il refusait d'en administrer sans en avoir d'abord testé l'efficacité sur lui-même. Par exemple, lorsqu'il découvrait un produit, il s'en faisait lui-même une injection. Si l'opération engendrait quelque mal de ventre, gargouillement, douleur diverse, le médicament était jugé digne de prendre place dans sa pharmacie! En face de Pédong, sur l'autre versant, nous pouvons apercevoir Maria Busti, paroisse dont les chanoines eurent également longtemps la charge. Enfin, au fond de Pédong se dresse le collège qui fut également longtemps géré par nos missionnaires. Il est actuellement entre les mains d'un prêtre diocésain qui y fait régner une discipline exemplaire.

Entre Pédong et Kalimpong se trouve le petit village de Mirik. Quand le Père Gressot y vint pour la première fois, il n'y avait là qu'une famille chrétienne, qui avait été un peu oubliée. Aujourd'hui, tout le village a adhéré à l'Evangile. L'école construite par le Père Gressot rassemble les enfants de toutes les maisons envi-

*La fête de S. Augustin à Kalimpong (1992)*

ronnantes, à quelques mètres d'une église érigée par le Père Pittet et d'un tout nouveau presbytère où loge le Père Donald, un prêtre du diocèse. Une petite communauté de trois sœurs de Cluny habite également au village. Elles y enseignent, tiennent un petit dispensaire et parcourent les collines alentour pour y prêcher l'amour du Christ et du prochain.

C'est généralement ainsi que se sont formées toutes les paroisses des voisinages de Kalimpong. Un chanoine s'y installe, noue des amitiés, développe une école, apporte ce qu'il peut pour combattre les situations déplorables de certaines familles qui n'ont rien à manger, dont la maison tombe en ruines, qui n'ont pas les moyens de s'acheter les médicaments que leur état de santé exige… Et un jour, une famille, puis deux, viennent demander qu'on leur enseigne ce fantastique message qui rend si bon pour les autres. Ils découvrent le Christ, par l'Evangile et par l'exemple du prêtre, ils apprennent à prier, jusqu'au point où, désirant se séparer totalement des croyances de leurs ancêtres et adhérer pleinement à leur nouvelle foi en Christ, ils demandent le baptême. Une nouvelle communauté chrétienne est née ! Dans un pays où l'esprit de collectivité est très fort, cela peut se faire par familles entières, par villages parfois !

Je ne vous décrirai pas toutes les paroisses et les postes que j'ai eu l'occasion de visiter. Ce serait fort long et je crains de vexer nos confrères en oubliant plusieurs! Mais Pédong, Pudong, Maria-Basti, Lolay, Pringtam, Kankebong, Bidyang, Our Lady à Kalimpong, Martam au Sikkim, Shepkhola, et bien d'autres sont des noms qui me porteront toujours l'image vivante d'un gigantesque travail missionnaire soutenu par une foi qui, si elle n'a pas transporté les montagnes, y a laissé l'emprunte indélébile de sa puissance par la paix qu'elle procure aux âmes qui s'aiment, qui luttent ensemble dans l'adversité et s'unissent pour construire ici-bas déjà le Royaume de Dieu.

## Rencontre avec la pauvreté

Mais le centre de la mission, c'est évidemment Ste-Thérèse, à Kalimpong. Une grande maison aux murs jaunes et au toit de tôles rouges accueille les prêtres et les amis de passage. C'est le presbytère où vivent deux chanoines et un prêtre indigène, au service de la paroisse. L'église paroissiale fut construite par Monseigneur Gianora, qui veilla lui-même sur tout le chantier, allant jusqu'à désigner exactement quel arbre il désirait que l'on abatte pour faire telle partie de la boiserie. Le résultat, c'est une superbe harmonie des différentes couleurs du bois, et une architecture élaborée dans le respect des valeurs locales.

Mais le plus beau spectacle, c'est la messe qu'on y célèbre le dimanche, à 6 h 30 du matin! L'église est bondée, et toute l'assemblée chante de tout cœur la louange de Dieu sur des airs très locaux, au rythme entraînant des maracasses, guitare, harmonium, clochettes et tambourin! "Que les peuples, Dieu, te rendent grâce, qu'ils te rendent grâce tous

ensemble!" (Ps 66) La notion d'Eglise universelle m'apparaît enfin dans son sens concret ! Voilà des chrétiens qui, à des milliers de kilomètres de chez nous, prient avec nous le même Seigneur Amour, et permettent ainsi sur toute la Terre sa louange ininterrompue. Et, tonnerre ! des chrétiens qui donnent envie de rire, de chanter, de danser; que nos pauvres églises d'Europe ont donc à apprendre de la simplicité et de la joie dont respirent ces jeunes communautés de mission ! Et quelle ferveur sur ces visages et dans ces cœurs quand, lors d'une visite d'une maison pauvre, le prêtre bénit la famille et prie un instant avec elle... Tout s'arrête, chacun pose son ouvrage, joint les mains et partage ce moment de communion avec Celui qui se rend si présent dans la souffrance et la misère.

C'est à Ste-Thérèse que j'ai véritablement fait la découverte de la pauvreté. J'avais bien vu, à Delhi, des familles dormant sur le trottoir, des mendiants estropiés à Darjeeling, avec leurs membres atrophiés ou leurs jambes coupées sous le genou, qu'ils agitent dans votre direction pour attirer votre attention. J'avais bien vu toutes ces maigres personnes aux habits déchirés, ces travailleurs qui portent tout le jour des charges surhumaines pour quelques roupies... Je les avais vus comme on regarde les photos d'un magazine tiers-mondiste, mais je ne les avais pas rencontrés, parce que je n'avais pas commencé par les aimer et les admirer.

Les premières rencontres qu'il m'a été donné de faire, ce sont celles de tous les pauvres qui viennent mendier au presbytère. Ils attendent sur le perron, dans l'escalier intérieur, devant les portes des chambres, et nos braves chanoines les reçoivent avec patience et douceur, l'un après l'autre, les écoutent et donnent ce qu'ils estiment judicieux de donner. Je me souviens d'une femme, qui vient régulièrement. Elle est fine comme un bambou, diraient les indiens, enveloppée dans un sari bleu foncé, et possède le beau type des indiens du Sud. Je lui ai toujours trouvé un air mystérieux, le regard fier et grave en même temps qu'elle sourit. Elle vit dans une petite maison, constituée d'un coin-cuisine et d'une chambre de deux mètres sur deux aux murs nus, meublée seulement d'un lit de planches. Il n'y a pas de toilettes à l'intérieur, comme d'ailleurs pour la grande majorité des logis, mais un petit cabanon derrière la maison. La jeune femme et sa famille le partagent avec leur voisin brahmane, aussi pauvre qu'eux, mais qui les méprise de par le rang de sa caste. Et je vois encore la gouille verte formée par les latrines bouchées, qui fermente devant la maison...

Je me souviens aussi du pauvre homme qui vient chaque semaine mendier 50 roupies (2,50.- francs suisses) pour pouvoir nourrir sa famille jusqu'à la semaine suivante. Il vit avec sa femme et ses trois enfants (dont un petit bébé) sur la place du marché, dans un agencement de planches qui les abrite au moins du courant. Ils doivent se lever à 4 heures du matin tous les jours de marché pour libérer la place. Tous sont tuberculeux. C'est d'ailleurs l'une des maladies les plus répandues. Elle ronge les poumons; les gens commencent à cracher du sang, un jour ils le vomissent, et la mort suit. Cette maladie se soigne évidemment, mais cela suppose que l'on s'y prenne assez tôt et que l'on puisse payer les médicaments, ce qui est rarement le cas.

Les mendiants du presbytère, c'est encore Sharon, une jeune fille de 14 ans, tuberculeuse également, qui ne va plus à l'école depuis fort longtemps et vient aussi chaque semaine demander de quoi payer la nourriture pour elle et sa famille. Le chemin lui prend trois heures (6 heures aller et retour), en s'arrêtant régulièrement pour reprendre le souffle. Elle m'a énormément impressionné par son courage et le sourire qui illumine toujours ce visage d'une paix extraordinaire, au-delà de la souffrance. Le même sourire qui habite cette dame estropiée, abandonnée avec sa fille et son fils sourd-muet, le même sourire qui fait briller les yeux de cette enfant reçevant le

pain qu'elle va porter à son petit frère mourant, le même sourire qui fleurit la vie de tous ces pauvres, ce sourire toujours, partout…

Plusieurs visites à l'hôpital régional de Kalimpong m'ont également montré une facette de la pauvreté que l'on ne peut imaginer sans l'avoir vue de ses yeux. Un grand ensemble de bâtiments, fenêtres ouvertes à tous vents et tous insectes, abrite dans de grandes pièces autant de lits qu'elles peuvent en contenir. En "pédiatrie", les mamans couchent dans les lits de leurs enfants, de manière à ne jamais les laisser seuls et à pouvoir donner le sein dès que le bébé le réclame. Tout est sale, les malades sont priés d'apporter leurs couvertures, leur nourriture… et leurs médicaments ! La pénurie n'est pas régulière, mais au moment où je me trouvais à Kalimpong, les familles des malades devaient elles-mêmes se procurer les médicaments à la pharmacie. En somme, l'hôpital accueillait ceux qui désiraient au moins un lit, mais rien de plus ne pouvait être fait. Combien de pauvres meurent alors parce qu'ils n'ont pas seulement les moyens de se procurer le médicament parfois élémentaire qui les sauverait ! Nous étions un jour chez des gens que je croyais aisés, puisque dans la petite pièce qui leur servait de salon, chambre et salle à manger se trouvait une armoire aux portes vitrées! Je n'avais encore vu ça chez personne à Kalimpong, et le sourire accompagnant le thé qui nous fut offert ne pouvait me laisser deviner ce que la maman était en train d'expliquer en népali au Père Gressot. Cette phrase qu'il m'a traduite résonne toujours en moi comme l'expression de l'impuissance terrible du pauvre face à sa souffrance: "Je viens encore de cracher du sang, mais je n'ose pas aller chez le médecin car je sais bien qu'il va me prescrire des médicaments que je ne pourrai pas acheter…"

La pauvreté, enfin, je l'ai découverte durant les nombreux après-midi entiers passés à visiter les pauvres de Kalimpong et environs, avec le Père Gressot. J'aimerais vous parler longtemps encore de tous ceux que j'ai rencontrés et qui souffrent dans le silence. Les exemples ne manquent pas, et la

*A l'hôpital de Kalimpong*

dernière semaine de mon périple passée à Calcutta pourrait vous en offrir bien d'autres encore, mais je crains de vous lasser. Je voudrais pourtant tellement vous partager ce que tous ces pauvres m'ont appris! Parce qu'au fond, ils sont plus riches que nous. Les vrais pauvres sont chez nous; ce sont tous les mendiants d'amour, tous ces êtres seuls, déchirés, perdus, rejetés, endurcis par le luxe, «encarapaçonnés» dans l'avoir!

Il m'est arrivé de me demander dans quelle mesure il est vraiment bon de vouloir à tout prix améliorer la vie des habitants de ces pays que l'on dit "sous-développés"; ils vivent tellement mieux que nous! Je parle évidemment des pauvres, non des miséreux, car il est quand même une limite au-delà de laquelle le sourire n'est plus possible, quand les conditions de vie ne sont même plus à la hauteur de la dignité humaine. Mais les pauvres, eux, ont quelque chose de tellement grand! Et leur sourire est si beau! Partout ils vous invitent; puisqu'il leur est envoyé un visiteur, l'accueil prime sur toute autre activité. Ils laissent là tout travail; les enfants sautent sur vos genoux, le père engage la conversation tandis que la maman vous prépare la traditionnelle tasse de thé, offerte avec tant de douceur qu'elle prend une saveur indicible. Et si vous leur faite la joie de rester assez longtemps, voilà que l'on vous apporte une omelette, ou du riz!

J'ai trouvé chez ces pauvres ce que nous avons occulté chez nous par la jouissance immédiate de tout ce que notre soif de bien-être peut désirer. Ils n'ont rien, c'est vrai, mais parce qu'ils n'ont rien justement, ils vont à l'essentiel; ils ont le sens de la vie, de l'amour, le sens de l'homme et le sens du sacré. Ils n'ont pas d'habits, ils se vêtent de joie; pas de meubles, ils décorent leurs maisons de paix; pas de riz, ils se nourrissent d'espérance. Ainsi Dieu est là, partout; Il brille dans ces yeux qui rient, Il parle dans ces mains qui partagent. Un jour, à Bethléem, Il s'est fait pauvre, Lui aussi; car ils sont la lumière du monde, ils possèdent le royaume des Cieux. Voilà pourquoi je regrette parfois que nous, religieux, ne sachions pas toujours accepter dans toute sa grandeur le don extraordinaire que la sagesse de l'Eglise nous fait par le vœu de pauvreté. Bien sûr, il existe d'autres formes de pauvreté, mais oublier celle-ci, c'est, me semble-t-il, manquer quelque chose de merveilleux. Vivre aussi de cette pauvreté matérielle, c'est nous amener à ne vivre que de joie, d'espérance, de confiance, d'humilité, de détachement, de don à l'autre et à Dieu, de présence, de prière et d'amour. Idéaux? Non: croire en ces absolus, c'est croire en Dieu qui les contient tous infiniment, c'est marcher vers la sainteté dont Il nous donne, par la pauvreté, un chemin sûr.

Aujourd'hui, j'ai retrouvé le luxe de la vie occidentale, le bien-être dans l'assurance de ne manquer de rien; j'ai retrouvé ma belle chambre, les belles maisons, les grandes voitures, les rues pleines de belles boutiques, les bistrots et les cinémas qui affichent "Beethoven". Les gens y pleurent, rient et aiment pour un chien, tandis que là bas, tout là-bas, des millions de pauvres meurent en silence, sans déranger personne…

Dans mon cœur aujourd'hui, la pauvreté a des visages, des noms, des sourires, une dimension nouvelle. Son chant a pris corps; il est beau, il est grand… Il résonne en mon cœur et monte à mes lèvres; je voudrais le chanter, avec eux tous, avec vous, pour qu'il remplisse la terre, dans une grande bouffée d'espoir, parce qu'ils sont la joie du monde, parce que le Royaume des Cieux est à eux.

François Rouiller

*A quoi sert d'allumer une torche*
*pour éclairer un aveugle?*

(Vente affamé n'a pas d'oreilles)

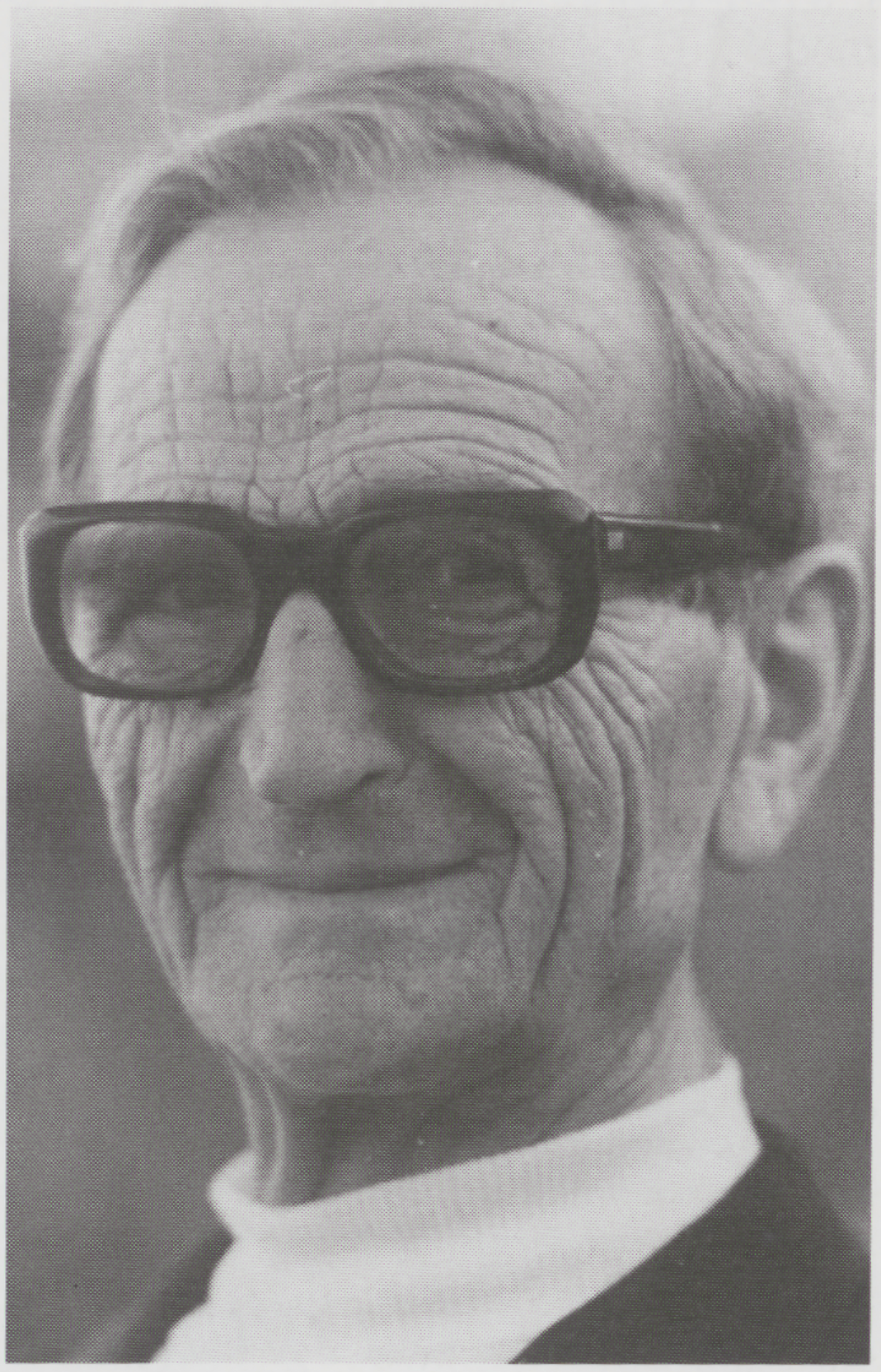
# *Le Père Gustave Rouiller*

Le Père Rouiller naquit à Troistorrents le 8 septembre 1908, plus particulièrement au village de Chemex, dans un coin idyllique au-dessus de Monthey. La belle maison familiale est toujours là. J'y fis la connaissance de la maman Rouiller, d'un frère et d'une sœur de notre chanoine. J'étais revenu de l'Inde pour la première fois et les liens d'amitié qui m'unissait désormais à notre confrère m'avaient poussé vers les lieux de son enfance et de sa jeunesse.

Il fréquenta d'abord l'école toute proche, puis s'en vint à Saint-Maurice et entra au noviciat de l'abbaye. Il célébra sa première messe en août 1934 et en 1936 il partit pour la Préfecture du Sikkim en compagnie du Père Thürler.

Arrivé à Kalimpong, il ne tarda pas à montrer les qualités d'homme pratique dont la Providence l'avait doué. Il me semble que ce soit là une des caractéristiques du côté paternel de la famille. Par sa mère, il faisait partie d'une lignée de présidents de commune, de chanoines de cathédrale. Il se montra condescendant, capable de conseiller, d'aider, plein d'attention aux problèmes et aux soucis des autres.

C'est à Sourouk, paroisse qu'il fonda en 1952, la consacrant à Saint-Maurice, qu'il donna toute sa mesure. Il fallut choisir un terrain, entreprendre des démarches pour l'acheter, y construire un presbytère, plus tard une église et par la suite un couvent de Sœurs de Saint-Joseph de Cluny. Ceci est le côté matériel de la fondation. Il fut vite l'ami de tout un peuple, vivant comme les gens, travaillant comme eux et avec eux. Il devint une figure légendaire quand il osa s'attaquer aux tigres qui dévastaient les étables. On ne parlait plus d'être prêtre, maître d'école ou employé d'Etat. Tous les garçons voulaient devenir des Pères Rouiller. Son image et la grâce de Dieu



poussèrent plusieurs jeunes vers le sacerdoce. A l'heure qu'il est, on compte quatre prêtres de Sourouk. Tous réussissent très bien dans leur ministère. Ils sont d'autres Pères Rouiller...

Et que fit donc le Père Rouiller? Il se consacra d'abord à l'établissement de la paroisse de Sourouk. Il organisa un centre vivant autour de l'église. Il créa des sous-stations: Pembu, Samthar, Shepkhola. Responsable de la Samco Cooperative Society, il travailla au relèvement matériel des gens. Il intervint courageusement dans un réseau pourvoyeur de jeunes épouses lepchates destinées aux besoins de vieux chinois décrépis. La bande fut démantelée. Admirablerment secondé par le Père

Victor Kahwash, il put se libérer suffisamment pour contribuer à l'établissement du Projet Samco que lançait le Père Brahier. Ce dernier était le ministre des finances et du développement. Le Père Rouiller était le spécialiste en agriculture. Il créa écurie sélectionnée, porcherie modèle. C'est même de Suisse qu'arrivèrent des vaches de Schwytz et d'Israël que vinrent des chèvres au rendement prometteur. Il améliora les semences de riz et de maïs, créa une pépinière d'arbres fruitiers. Il se fit technicien au téléphérique et à la scierie. Là encore on rêvait d'être des Pères Rouiller.

Puis vint la maladie: un cœur fatigué, une hernie opérée d'urgence. Quelques années à l'abbaye le virent diminuer rapidement dans sa santé. L'homme de la forêt s'ennuyait au pied des rochers d'Agaune. En philosophe, il regrettait la Mission: "Je serai déjà mort si j'étais resté à Kalimpong", disait-il. C'était une invite à regarder vers le ciel. En toute humilité et simplicité il acceptait la volonté de Dieu, en s'appuyant sur la grâce rédemptrice de Jésus. Il l'avait bien servi. Il a dû entendre le Maître lui dire: "Viens bon et fidèle serviteur, entre dans la joie de ton Maître..."

P. E. Gex-Collet

*Ce qui glorifie mon Père*
*c'est que*
*vous produisiez du fruit en abondance*
*et que*
*vous soyez pour moi*
*des disciples.*

(Jean 15, 8)

# *Maria-Basti*

Le Gouvernement anglais avait fait cadeau au Père Desgodins des Missions Etrangères, en récompense de son dévouement au service des troupes de l'expédition au Tibet, de 700 acres de terrain. C'est Maria-Basti, une montagne en triangle, couverte de forêts, limitrophe de la commune de Kagay en ses plus hauts points.

Dix ans après que se fut créée la paroisse de Pédong, le Père Martin Hervagault se fit le pionnier de la nouvelle fondation, qu'il dédia à la Vierge: "Maria-Basti". Il y avait un monastère bouddhiste là où se trouve l'église actuelle. Le Père planta sa tente sur la crête. Dans sa foi très simple, il planta une médaille de la Vierge près de la gumba lamaiste. Pour trois nuits consécutives un tigre s'installa sous les poutres de soutien du monastère mettant le lama en fuite. Le dernier habitant des lieux, un python majestueux, laissa la place à qui oserait s'y installer. Le presbytère fut construit face à l'entrée de l'église qui avait remplacé la gumba. On le déplaça par la suite un peu en contrebas, là où sont maintenant les sœurs.

Le papa du Père Hervagault était maire de son village paysan. Il avait appris à son fils les travaux des champs. Ainsi donc fut coupée la forêt, les poutres équarries et un grand jardin potager fut planté dont une partie devint une plantation de thé. Il installa un orphelinat là où se trouve l'actuel presbytère. Témoin de cet heureux temps, vit encore le papa de notre Père Jérôme Singh, le doyen d'âge des habitants de la région de Kalimpong. Ces orphelins furent éduqués, se marièrent et s'établirent sur le terrain mis à leur disposition par la Mission.

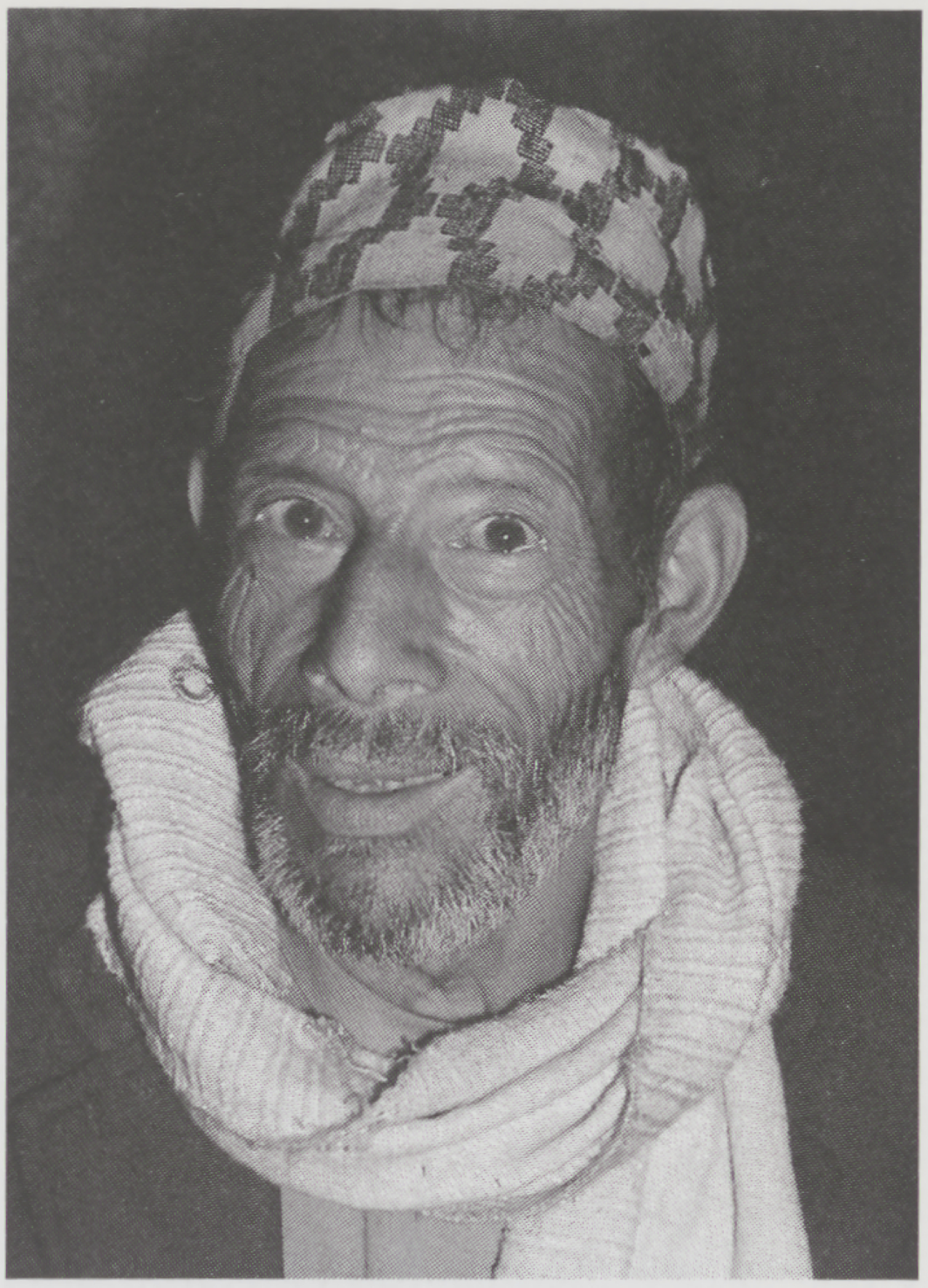
L'humeur belliqueuse des colons amena des litiges au sujet des limites de terrain. De guerre lasse la Mission renonça à ses droits et remit la propriété entière dans les mains du Gouvernement. Sage mesure, car même à l'heure actuelle on

*Fresque de la Vierge à Relli-Road*

plaide avec ardeur entre frères chrétiens au grand étonnement des non-chrétiens.

Fr. Hervagault vécut 46 ans à Maria-Basti. Devenu vieux et souffrant d'asthme, il obtint l'aide du Père Benjamin Stolke, auquel succéda pour 16 ans le Père Rey. C'est lui qui enseigne le népalais à tout nouveau missionnaire qui lui demandait son aide. Fr. Gex, curé pour trois ans, obtint l'aide des Sœurs de Saint-Joseph de Cluny et leur laissa le presbytère pour en faire leur couvent. Fr. Eigenmann, après quelques années à Maria-Basti, me demanda à moi, Peter Ranger, de lui succéder en janvier 1954, année dédiée à la Vierge Marie, en rappel de la proclamation de l'Immaculée Conception dont se célébrait le centenaire. Dans le but de marquer dignement l'évènement, je décidai de conduire une procession avec chants, prières et récitation du chapelet jusqu'à chacune des habitations de la paroisse. On se mit en quête d'une statue qui serve le projet. On construisit un palanquin qui fut décoré. Nos catholiques décidèrent d'embellir

leurs maisons pour honorer la Vierge Marie qui leur rendait visite. Les plus riches proposèrent des repas de fête, invitèrent leurs voisins, un peu comme pour les réjouissances d'un mariage. On sortit les tambours et les enfants dansèrent à leur rythme. On amena aussi un gramophone et des disques à la mode. La piété, la joie, l'enthousiasme, la paix et l'amour fraternel aussi régnèrent dans le village. Ce fut un véritable Noël qui dura plus de deux mois. Les pluies de la mousson s'arrêtaient pendant les processions. Chaque famille procéda à l'intronisation du Sacré-Cœur. On offrit le Saint Sacrifice de la messe. Pour la première fois dans ma vie missionnaire je compris ce qu'avait dû être l'union des premiers chrétiens, comme on le lit au livre des Actes des Apôtres. L'amour fraternel rayonnait, on partageait le boire et le manger, on recevait le tout-venant, même les non-chrétiens. On oubliait toute rancœur ou dispute.



Cette pratique se répéta pendant 16 ans, sans que quiconque refuse de suivre la coutume qui s'était introduite. Ce ne sont que les terribles éboulements de 1968 qui y mirent fin. Chaque famille gardait la statue pour un jour et une nuit. Il s'en suivit une paix et une prospérité, inconnues jusqu'alors. On oublia procès et litiges et il n'y eut plus de problème à garder l'unité. La Vierge Marie fut vraiment la reine pendant les 22 ans de mon séjour à Maria-Basti. Les fidèles à l'heure de leur mort s'en allaient dans la paix de Dieu. On les accompagnait au chant des hymnes. Cecilia, Sabina, Félix, Alphonse et tant d'autres s'endormirent en toute sérénité. Les Hindous eux-mêmes enviaient la joie de ceux qui s'en allaient sans la tendresse de leur Mère.

En souvenir du Père Hervagault, fondateur de la paroisse, nous célébrions grandiosement la fête de l'Epiphanie. Le rôle des Rois Mages était tiré au sort. En d'autres occasions nous présentions les mystères du Rosaire, joués en plein air et se continuant en un joyeux repos communautaire. La bénédiction du Saint Sacrement à l'église concluait la journée, avec tous les artistes dans le costume de leur rôle. Les mystères joyeux et douloureux furent ainsi présentés. On se réjouissait avec la naissance de l'Enfant Jésus. On assistait horrifié à la lutte de Michel et du démon. Au moment où Adam mordait la pomme, l'éclatement d'une bombe rendait tout le monde muet de componction. Je garde un souvenir vivant de ces drames bibliques revécus dans la foi des humbles et des petits.

Après 22 ans de service, je crus bon de laisser la place au P. Pius Marcus, féru de liturgie, riche de talents culturels et musicaux, plus doué que moi pour les adaptations à Vatican II. Heureux je m'en fus servir de chapelain aux sœurs de Mère Teresa à Takdha.

Le Père Hervagault fut un grand dévot de la Vierge Marie. Elle l'avait choisi, lui qui naquit un samedi. Il était entré aux Missions Etrangères un samedi, fut ordonné un samedi. Il arriva à Maria-Basti un samedi aussi. Il mourut le jour de la fête de Marie, secours des chrétiens, en promettant de l'appeler à l'aide. Il dort au cimetière de Maria-Basti. Notre Dame des Victoires reste la patronne vénérée et aimée de ce village himalayen.

P. Peter Ranger

# *D'une année à l'autre*

... Dans un monde où l'on fabrique des voitures, des frigos, des radios et des télévisions qui durent peu ou qu'on ne répare pas, il en va heureusement tout autrement pour les humains! Et parmi les humains il y en a qui ont été conçus pour durer et qui se «réparent bien». Je veux parler ici de nos chers missionnaires qui, malgré le poids des ans «tiennent bon», viennent, repartent ou souhaitent repartir dans cette terre des Himalayas où ils désirent faire connaître Celui qui est toute leur vie: le Christ.

Le 19 mars au matin, trois d'entre eux: les Pères Brahier, Gex-Collet et Gressot arrivaient à Genève où nous les attendions: André et Marie-Christine Gex-Collet, la famille du Père Gressot, M. et Mme Millar, sœur Augusta de St-Amé, des amis et moi-même. Le Père Jean-Marie Brahier, arrivé en chaise roulante, fut immédiatement transféré à la clinique St-Amé et pris en charge par les médecins, afin de tenter la réparation d'une fracture mal soignée. Après un séjour à Montana, et quelques mois à nouveau à St-Amé, aujourd'hui il se repose dans son village d'origine, à Lajoux, dans l'espoir de regagner un jour la mission.

Le Père Emmanuel Gex-Collet, souffrant d'arthrose aux deux hanches, après le succès d'une première opération, a subi, il y a trois mois, une seconde opération tout aussi concluante. Aujourd'hui, il se sent prêt au départ fixé au 3 décembre. J'aurai la joie de l'accompagner et de vivre quinze jours à Kalimpong.

Le Père Edouard Gressot, bien vaillant, après un séjour de trois mois en Suisse où il a vécu en communauté et dans sa famille, est reparti à Kalimpong.

A fin août, le Père Joseph Hofstetter arrivait en Suisse pour quelques mois de repos. Il séjourne dans sa famille à Hochdorf. Le Père Martin Rey vit au Castel N.-Dame à Martigny où il est merveilleusement accompagné par les sœurs de S. Maurice.

## Reconnaissance

Je profite de l'occasion qui m'est offerte pour remercier toutes les personnes, familles et amis de nos missionnaires qui, régulièrement, leur font parvenir des dons et les accompagnent dans la prière.

Chanoine Jean-Paul Amoos

*L'homme malheureux*
*a les yeux derrière la tête.*

(On ne connait pas son bonheur)

# *Les Lepchas d'antan et de cette fin du XX^e siècle*

Ces Lepchas, on les connaît assez mal après tout. Un de mes amis, juge à la Haute cour du Sikkim, a écrit sa thèse de Ph. D. sur la détribalisation des Lepchas, tribu à laquelle il appartient. Un autre Lepcha, M. A. R. Fonong, a publié un ouvrage qu'il a intitulé: «Lepchas, mon peuple en voie de disparition». Ceux qui ont le privilège de côtoyer ces gens, de vivre avec eux reconnaissent aussi que peu à peu le monde népalais majoritaire absorbe la race autochtone au District de Darjeeling. La région de Kalimpong est le pays du plus grand nombre d'entre eux. Qui sont-ils?

Il paraît assuré que la tribu des Lepchas est un des groupes de ceux qu'on appelle Tibeto-Birmans. Ils auraient habité la région située au sud du Kichinjunga, des vallées ouest du Bhutan jusqu'à celles qui font la frontière est du Népal. Ils appelaient leur pays le Mayel. La légende de trois frères se retrouve ici. Ils seraient venus du Sud-Est en route vers le Nord-Ouest, à la poursuite du soleil dans sa course journalière. Dans leur marche en avant, le premier d'entre eux, ayant dû s'arrêter, trompé par l'aspect des feuilles de bananiers, coupées comme signes de piste par les deux autres, décida de fixer là sa demeure. Il devint le père des Méchis qui habitent les Duans et les Terai du district de Jalpaigguri, au sud du district de Darjeeling. Le deuxième s'arrêta à peu près dans des circonstances pareilles. Il devint l'ancêtre de nos Lepchas. Le troisième continua à suivre le soleil et se fixa aux frontières Est du Népal. Il est le père des Rois. Les descendants de ces trois frères sont aussi appelés Kiratas. On les retrouve dans les livres saints de l'Hindouisme de l'époque des Vedantas. Dans le Mahabharata, les Kiratas sont les habitants des Imalays et ils sont connus comme tels

*Lepchates chrétiennes*

*Lepchates*

dès l'an 1000 avant Jésus-Christ. Ils auraient procuré les drogues requises aux Ariens védiques, entre autres le "soma" qui, dans la mythologie hindoue, est référé au dieu Shiva. Sans doute ce soma est le ferment employé dès l'antiquité pour préparer les boissons locales toujours en usage.

Les Lepchas ont vécu heureux et libres dans les grandes forêts où ils chassaient en paix. Ils établissaient de petits villages dans les clairières qu'ils ouvraient eux-mêmes, y cultivant le millet, le riz sec et le maïs. Les races descendant des Tibétains mélangés aux populations locales "les Bhutias Dukpas et les Sikkimés" essayèrent de s'amalgamer nos Lepchas qui ont fui les régions frontières du pays de Mayel pour se concentrer dans le district de Darjeeling, surtout dans la région de Kalimpong. Vinrent les Népalais, surtout Rais, agriculteurs, qui empiétèrent sur les terres lepchates. Enfin arrivèrent les Anglais qui, en organisant les pays, enlevèrent aux fils du sol leur belle liberté. Tout en voulant les protéger, ils les clouèrent au sol. La forêt, les terres arables passèrent sous contrôle officiel. Le Lepcha chasseur dut devenir paysan, ce qui était nouveau pour lui. Il ne peut entrer en concurrence avec les Népalais cultivateurs et envahisseurs. Ainsi disparaît peu à peu une race de gens aimables à qui le monde moderne ne donne plus le droit d'exister. Voici quelques-unes de leurs traditions et un peu de leur histoire.

## Les petites pierres

(Sadaer Lang)

Ce sont des pierres taillées de l'époque néolithique, appelées Pierres du Tonnerre et qui ont joué un rôle important dans l'histoire connue de nos amis lepchas. Sans au moins l'une de ces pierres, aucune maison lepchate du passé ne pouvait prétendre être une habitation complète. L'oncle maternel donnait sa nièce en mariage et lui en offrait une en gage de protection. Elle protège aussi la grande et respectable maison lepchate

contre la foudre. La pierre étant issue du tonnerre détourne les forces de l'orage dont elle tient son origine. Elle peut être protection et châtiment à la fois. Elle est panacée pour la jeune mère qui enfante et force pour le jeune mari qui devient père. Elle guérit les maladies des hommes et des animaux.

Elles sont taillées en forme de hache de couleur rose appelées "pierres femelles" ou noires qui sont les pierres mâles. Certaines sont pourtant rectangulaires avec une ouverture par où passe le cordon qui en fera un bijou ou simplement un moyen de protection attaché au cou d'un adulte ou au berceau d'un bébé. Elles ont servi aussi de reliques par lesquelles un lieu, souvent une grotte, était sanctifié pour devenir une gumpa ou même un temple hindou quand les népalais envahirent la région de Darjeeling.

**Les pierres moyennes**
(Long Chak)
(environ 1 m de hauteur)

Elles consistent en une pierre plantée verticalement dans le sol et souvent on trouve, posée sur son sommet, une pierre allongée. Elles seraient chez les Lepchas un signe d'alliance. On pourrait penser à celle qui aurait été établie entre les Tibétains envahisseurs et les Lepchas habitants du Sikkim. (A noter que chez les Kassis du Megalaya de la vallée du Bramapoutra, une pierre verticale désigne la tombe d'un homme, alors qu'une pierre plate désigne la tombe d'une femme.)

**Les grandes pierres**
(plus d'un mètre)

Elles sont surtout une représentation du Kangchenkongcho, le Kichinjunga. Elles sont un rappel, une implantation de la majestueuse montagne d'où sont issus les Lepchas. Les occidentaux ont présenté les anges sous d'aimables formes. Les hindous ont multiplié les dieux et déesses aimables ou terribles. Pour les Tibétains, le Kichinjunga a pris la forme d'un masque effrayant. Les Lepchas voient en lui une puissance paternelle, douce et compatissante. It-Moo, la force créatrice, le donna en protection aux Lepchas qui lui doivent culte et révérence. Chaque clan ou profession (les ouvriers du fer, lepchas "Karvos", les guérisseurs "Bongting") a son protecteur particulier, souvent l'un des pics de l'Himalaya à proximité de Kichinjunga. Bien souvent, la déité protectrice féminine s'identifie à un lac. Chaque année, une cérémonie spéciale de culte se déroule pour les Lepchas. Les Bongtings sont les principaux célébrants. C'est la fête du Chyu Rumfat. Comme chez tous les peuples, ont trouve chez les Lepchas un cérémonial très élaboré au sujet de la mort et du défunt. Venons-y...

**La mort et le culte des défunts**

A l'origine, les Lepchas enterraient leurs défunts. Le corps était déposé dans une ouverture du sol assez grande pour que la dépouille mortelle puisse être placée en position assise, en face du Kichinjunga. On ne manque pas de déposer dans la tombe un peu de nourriture et les objets minitures qui aident l'âme dans son voyage vers le paradis, situé dans l'Himalaya (Rumliang). Une petite échelle et une cordelette aideront l'âme à franchir gorges et précipices dans sa route vers les rocs et les neiges du ciel Lepchas.

Quand les Tibétains descendirent de la province du Kham vers les rizières du Sikkim, ils introduisirent leur manière de disposer des morts par crémation. Cependant la manière coutumière de le faire est d'enterrer et là on a gardé les traditions ancestrales. On élève une ou plusieurs pierres verticales sur lesquelles on dispose aussi une ou plusieurs pierres horizontales. L'âme une fois partie ne doit plus revenir, excepté pour le dernier au revoir. On disposera ronces et pierres pour qu'elle ne puisse reprendre place dans le corps qu'elle a animé. *L'Echo du*

*Sikkim* a déja décrit la cérémonie de l'envoi de l'âme vers son repos.

Avant l'enterrement proprement dit, les vivants prennent congé du mort en s'adressant directement à lui à haute voix. On promet de s'occuper des enfants, de régler les affaires en suspens. Un des anciens du groupe passera un linge propre sur la figure et le corps du défunt et le confiera à celui qui prendra la charge de la famille. C'est faire passer la personnalité et les vertus du défunt en celui qui le remplacera. Il est intéressant aussi de noter que l'on ne passera pas par la porte de la maison avec le corps du défunt. On ouvrira un passage dans l'une des parois extérieures où l'on enlève les planches qui laisseront passage à la dépouille mortelle. Il est bien sûr que la modernisation de la vie, les chocs des cultures et des religions ont tendance à tout ramener vers un dénominateur commun et simplifié. C'est un peu de l'âme de la tribu qui s'en va. On peut le regretter.

## Les Sakyu Rum

Ce sont nos parents divinisés. Nos ancêtres mythiques sont supposés vivre dans le village de Mayeul. C'est une sorte de paradis terrestre situé au pied des grandes montagnes de l'Himalaya. Tous les Lepchas furent invités à y résider. Hélas la faiblesse humaine en a exilé la plupart. N'y restent que les purs parmis les purs. Cet Eden est le cœur du pays lepcha et le Chyogal (Roi) du Sikkim avait le titre de roi de Mayeul.

Personne ne peut plus y arriver: un proverbe lepcha dit que ce ne sera que quand les chats auront des cornes ou que les rochers donneront de nouvelles pousses qu'on pourra y arriver. Notre indignité nous rend invisibles ceux qui habitent encore ces lieux. Cependant, tout contact n'est pas coupé, et pour nous aider dans le travail de la terre, ils nous envoient oiseaux et insectes qui nous indiquent les saisons et les activités propres à chacune.

*Rais*

Les Lepchas n'ont jamais été des agriculteurs. Ils étaient chasseurs. Autour de la maison on ouvrait une clairière et l'on y plantait les cultures coutumières: le riz sec, le millet, si important pour la fabrication de la bière locale, le maïs, nourriture de base. Ces cultures se situent à une altitude d'environ 1000 mètres, altitude où l'on retrouve les villages, entre les hauteurs trop froides et les plaines ou bas-fonds trop chauds.

Les ancêtres du pays de Mayeul envoient aussi la pluie selon les saisons. Les plantes de la forêt dans leurs floraisons variées et séparées dans le temps indiquent exactement quels sont les travaux à faire. Elles sont les meilleurs baromètres et thermomètres possibles. Sur elles s'organise la vie sociale de la tribu, sa prière pour les bénédictions du ciel et ses tributs de reconnaissance. Toute cette vie s'organise autour du Kichinjunga, le dieu tutélaire des Lepchas.

## Les Lungsee

Ils sont les esprits moins bons, les démiurges. Ils ne sont ni des Mungs, vrais esprits mauvais, ni des divinités à l'image de la montagne sacrée. Ils

habitent les arbres spécialement grands, les cavernes, les rochers en surplomb. On leur doit le respect. On ne peut y cueillir les orchidées qui y fleurissent. Le miel sauvage qui pend dans les crevasses ne doit pas être ramassé. Les Lepachs de Nok Dhanra, au-dessus de Git, vénèrent un arbre immense qui grandit près de leur village. Chaque année l'on sacrifie à l'esprit qui l'habite. Il a la puissance d'arrêter le bétail en quête de nourriture, de faire tomber la grêle ou de donner un temps favorable. Il éteint tout vélléité de conversion. Si un grand éboulement se produisait, si un lac voisin se desséchait, cela voudrait dire que le démiurge a quitté sa résidence.

## Mems, Bunthings

Les protecteurs des pauvres humains que nous sommes sont les Mems et les Bunthings. Ils ont pouvoir de communiquer avec les dieux et les démons. A la manière des diacres, il existe aussi des Lings, chargés des ministères plus communs et plus fréquents. Les esprits malins qui troublent les hommes sont exorcisés par les Bunthings dont l'honoraire est souvent l'offrande d'un animal qui va de l'humble poulet au puissant bœuf de labour.

Au début de la création, Fudongthing, le premier homme, et Nazong nyu, son épouse, commirent un péché d'origine qui leur valut d'engendrer et d'enfanter des esprits mauvais avant de procréer des créatures ordinaires et normales. Les sauveurs de l'espèce humaine furent alors créés par la grande et bénéfique Mère Créatrice: les Bunthings sorciers encore à l'œuvre aujourd'hui. Il y eut conférence au sommet. On conclut un traité, ratifiant une promesse de sacrifice d'animaux ou de volatiles aux esprits contre une promesse de non-interférence dans la vie ordinaire des hommes. La seule maladie que le sorcier ne peut guérir est la lèpre, simplement parce que l'esprit qui la propage était absent lors de la première conférence. Ne pouvant suffire à sa tâche d'apaisement, le sorcier se choisit une acolythe, femme, dont le ministère se rattache davantage au monde spirituel, par exemple l'évocation des morts et la conduite de l'âme au paradis. Il en fut question dans un précédent article de *L'Echo du Sikkim.*

Pour les Lepchas, le Bunthing est le pendant du prêtre ou du pasteur chrétien, du brahmin des hindous ou du mullah des musulmans. Souvent, le sorcier parle un langage incompréhensible pour la multitude, que seuls des interprètes qualifiés peuvent expliquer. Il faut pour cela être profond connaisseur des traditions de la tribu, de sa religion originelle. C'est un peu la maturité spirituelle à laquelle les saints hommes peuvent accéder. La tradition lepchate a été marquée par les voies de la caste des Limbous-Subbas népalais et celle aussi des Tibétains.

## Le chant des traditions

Un peu à l'image des troubadours chroniqueurs du Moyen-Age, les conteurs lepchas racontent en buvant leur bière de millet les histoires du passé, du présent aussi, quand ils n'entrent pas dans le futur. Ils ont grandement contribué au développement de la culture lepchate. Ces histoires, paraboles, fables, la mythologie et les légendes ont marqué l'âme lepchate et lui ont permis de sauvegarder jusqu'à aujourd'hui son identité propre, gravement menacée maintenant par l'influx népalais et par la modernisation ambiante.

Elles racontent d'abord les origines qui ont des similitudes avec la Genèse de la Bible. Ibu-Mo, la Mère créatrice de l'homme et de la femme, leur avait enjoint de vivre en frère et sœur, ce qu'ils ne firent pas. La Mère fut mécontente. Il y eut châtiment léger et expulsion du paradis terrestre. Là commence l'histoire de la souffrance humaine. En conséquence, les enfants doivent veiller à ne pas faire de la peine à leurs parents, sinon ils souffriront.

Il y eut une Tour de Babel des Lepchas. Eux aussi voulurent arriver à toucher le

ciel. Quand la tour arriva à son sommet, l'homme du haut et celui du bas ne se comprirent plus et causèrent la ruine de l'édifice...

Cela se passait dans le Sikkim du Sud actuel.

Il y eut un déluge car comme les contemporains de Noé les Lepchas oublièrent Dieu, leur Mère Créatrice. En punition, elle bloqua les eaux de la Tista et de la Rongit. La région disparut sous les flots. Seule la perdrix, offrant du millet fermenté au Kichinjunga à calmer les dieux et le déluge s'arrêta.

## La bière de millet

Elle devrait son origine à une histoire d'amour. Un jeune homme vit une jeune fille et en devint follement entiché. Ne pouvant la rejoindre on décida en famille de la chercher. Il fallut contacter les parents de la belle. L'on envoya délégué, le Pic-Bou de nos mariages actuels. Il remplit sa mission avec succès. Les dieux donnèrent aussi aux humains les drogues qui les rendent heureux et leur font oublier leurs malheurs, surtout la bière de millet et l'eau de vie locale.

## Où l'on retrouve le soleil et la lune

Les hommes par le travail d'une grande grenouille verte s'arrangèrent pour tuer le plus grand des deux soleils que la Mère Créatrice leur avait donné. Il faisait trop chaud. Le petit frère se cacha la face dans son deuil et les ténèbres régnèrent. La chauve-souris se suspendit à la perruque du petit soleil et en lui parlant gentiment arriva à le faire sourire et alors la lumière revint. Le soleil défunt se décida à réapparaître de temps à autre. Le petit soleil, lui, devint la lune et il préside aux rythmes des nuits.

## Le dernier jour de la Création

La Mère créatrice remplit la terre, le ciel et la mer d'une multitude de créatures, dont l'homme lui-même. Elle les convoqua par groupe selon leur nature. Elle donna des cornes aux bovidés pour qu'ils puissent se défendre. Aux félins, elle donna des griffes, aux oiseaux des ailes, aux poissons leurs nageoires. A l'homme qui avait patiemment attendu pendant la distribution des dons propres à chacun, elle donna l'intelligence et la sagesse, par lesquelles il serait toujours le maître de tous. Il se fabrique des outils, des armes et à l'heure où nous vivons il est toujours seigneur de l'univers.

Le rat, par le pouvoir de ses dents de rongeur, devint le maître artisan de la beauté des autres créatures.

Il arrangea magnifiquement la queue du paon. Celui-ci, pour le sauver d'un chat prédateur, le saisit à son tour par sa propre queue dont il arracha sans le vouloir la fourrure caudière. C'est pour cela que les rats ont une queue dégarnie.

## Ecoutez l'histoire du merle

La Mère créatrice fut charmée par le chant mélodieux de l'oiseau qui matin et soir réjouissait ses oreilles. On le chercha et on finit par le trouver. Son chant lui valut en récompense une robe dorée, ce qui excita la jalousie des autres oiseaux. Ils réussirent à l'isoler dans un marécage où il plongea son bec et se tint coi. On dépouilla son corps de sa belle parure. Quand les agresseurs eurent disparu, il alla se laver à l'eau du torrent et réapparut alors, sauvé par la boue du marais, le magnifique bec d'or qui lui sert à émettre ses enchanteresses mélopées.

Sous le charme aussi furent les bergers qui découvrirent les **nymphes** de la Rongit. Elles venaient chaque soir se purifier dans les eaux tempérées de certains confluents de la Tista. Trop de curieux chassèrent les belles qui, en souvenir, rendirent médicinales les eaux des rivières où les pauvres humains vont encore soulager leurs maux.

L'histoire des Lepchas répètent les épopées des peuples depuis les temps anciens et l'on peut y lire des similitudes

*Lepchate*

frappantes avec l'histoire biblique, avec les mythologies des Grecs et des Latins. Est-ce une simple évolution naturelle? Est-ce quelgues anecdotes venues d'une révélation primitive? Toujours est-il que l'Olympe a nom ici de Kichinjunga et que la Tour de Babel se nomme Tallom Fityok Timgrong. Le déluge, la confusion des langues font partie de notre histoire ancienne. Plus près de nous Gaybu Achyuk est reconnu comme un grand chef lepcha d'alors. Il eut son centre de résidence à Dalim, sur les premiers contreforts des collines, et sa résidence secondaire fut Damsang, au-dessus de Pédong. Les ruines de ces forteresses sont toujours là, imposantes, négligées, envahies par la jungle et destinées sans doute à disparaître.

L'Histoire a aussi créé des clans, groupes familiaux parmi les Lepchas. Chacun a sa spécialité, mais tous sont et restent lepchas. On peut être à demi animiste et bouddhiste, protestant ou catholique, l'unité de la race demeure. Les Lepchas ont été et restent la charnière par laquelle le christianisme est entré dans le pays. Grâce leur en soit rendu. La langue des Lepchas disparaît peu à peu. Elle s'écrit selon des caractères propres dont l'origine remonte au XVII$^{e}$ siècle. Chador Mamgyal, le troisième roi couronné du Sikkim, est supposé en avoir inventé les caractères. On lui doit dans la pierre le fameux monastère de Pema-Yongchi et la chapelle de Tashiding. Furent alors traduits et transcrits en lepcha les premiers livres saints apportés du Tibet. Au XIX$^{e}$ siècle, les Evangiles suivirent la traduction de la Genèse, de l'Exode. Quelques grammaires furent compilées. Le lepcha est une des langues officielles du Sikkim. Avant sa mort, notre père Stolke a publié une histoire sainte en lepcha qui se trouve encore sur le marché. Les Lepchas ont tout un héritage de coutumes qui règlent leur vie sociale. Elles concernent les héritages, l'adoption, le mariage, la place de la femme qu'elle soit mariée ou reste célibataire, les relations entre parents.

La célébration d'un mariage est d'un rituel élaboré. On cherche d'abord une fiancée. On entre en discussion et l'on scelle le contrat par la cérémonie matrimoniale. Un mariage lepcha est toujours une grande fête, à la fois solennelle et toute remplie aussi de petites malices et taquineries. C'est la famille du fiancé qui en fait les frais, en toute bonne grâce d'ailleurs. Et ainsi va la vie. Les enfants naissent, les vieillards s'en vont.

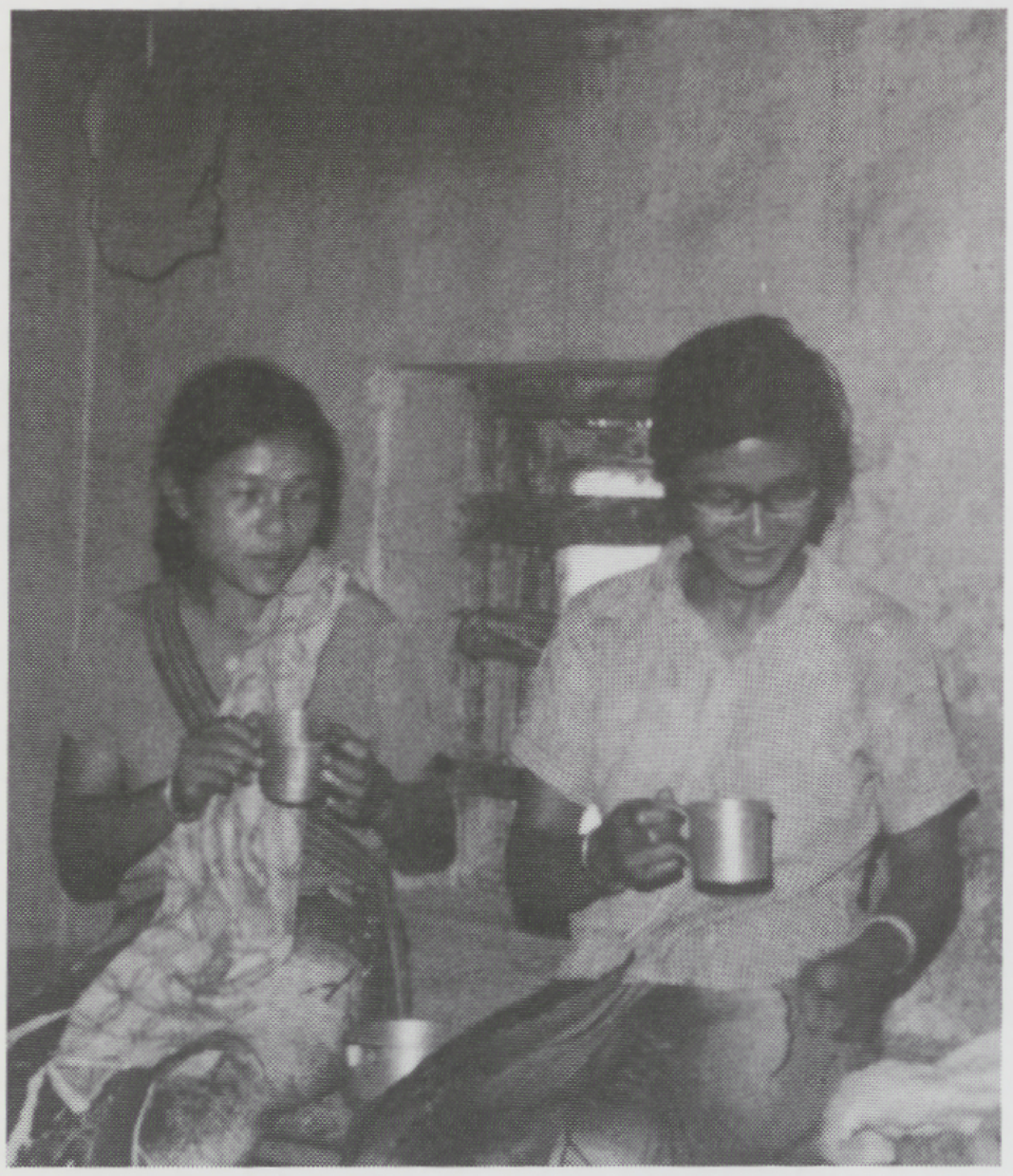
La tribu des Lepchas a survécu au passage des siècles. Elle fait face au monde de l'Inde moderne. Cela pourrait lui être fatal. Les hommes, chasseurs libres autrefois, ont dû se faire agriculteurs sédentaires.

Les grandes forêts ne sont plus laissées à l'initiative de chacun. L'Etat les a prises. Les terrains de chacun ont été délimités. On paie l'impôt. La modernité a enlevé la simplicité de vie des Lepchas. On peut maintenant emprunter de l'argent et comme on ne peut pas rendre, on s'endette de plus en plus. La jeunesse veut étudier. Elle réussit plutôt bien, mais

souvent au détriment des qualités propres à la race. On se marie avec des gens du dehors. On oublie sa langue. Le chemin du village est trop escarpé pour qu'on y retourne souvent. Alors on se perd peu à peu dans la masse qui ramène tout au dénominateur commun. C'est dommage, car les Lepchas ont joué un rôle propre et pittoresque. Ils risquent d'entrer dans la légende et de n'être plus qu'un souvenir. Et pourtant ils sont aimables.

## La légende de Gaybu-A-Chyuk

Une septuagénaire passant par Longshyol, village de Git-Dubling, demanda l'hospitalité à un fermier qui la cacha dans une grotte pour échapper à toute remarque désobligeante de sa propre épouse. Et voilà que malgré son âge elle donna naissance à un fils. Les dieux les protégèrent et les nourrirent. L'enfant grandit rapidement. Devenu un hercule et étant d'heureuse nature, toute la tribu l'adopta. Des voisins bhoutanais jaloux l'emmenèrent. Il réussit à rejoindre les siens et, victorieux, devint leur chef. Il habitait le fort de Dalim. Prenant la vie à la légère, il lui arriva de s'ennivrer et ses ennemis en profitèrent pour le décapiter. Cette légende se fonde historiquement



dans les querelles de succession qui opposèrent Bhoutanais et Sikkimois. Le roi Tunsung Namgyal eut une fille d'une princesse bhoutanaise. Pour assurer son pouvoir, ses compatriotes essayèrent d'enlever Chador, le fils héritier, qui lui donna une autre épouse. Un ministre de race lepchate emmena l'enfant au Dalaï Lama en passant par la province d'Ilam à l'est du Népal. Quand Chador put revenir du Sikkim, sous la protection du Dalaï Lama, il trouva la région de Kalimpong fortement tenue par un chef local, A-Chyuk, qu'il ne put déloger. Le pouvoir de ce roitelet fut reconnu alors par le Sikkim, le Bhutan et le Tibet. A l'instigation des puissants lamas de Punaka, on prépara l'assassinat d'A-Chyuk, en le présentant comme la réincarnation de Dip Langthara, le monstre tibétain à tête de taureau. On avait détruit Dip Langthara, parce qu'il s'opposait à l'extension du Bouddhisme au Tibet. De la même façon, dix siècles plus tard, on tua A-Chyuk, qui arrêtait l'extension de la religion au milieu des populations lepchates. Il mourut à Dalim, forteresse qu'il avait construite en une nuit. La prise de cette position par les Anglais, en 1864, leur ouvrit les portes de la région. Damsang Dee, au-dessus de Pedong, tomba ensuite. Pour les Lepchas, Gaybu-A-Chyuk est un héros, alors que pour les Bouthanais il est un mauvais Esprit. Quoi qu'il en soit, ce perpétuel mélange entre Tibétains, Bhoutanais et Lepchas a donné lieu à une cohabitation pacifique de tout ce monde venu du Nord et de l'Est. Les Népalais venus de l'Ouest, à leur tour, ont marqué le pays de leur empreinte. Le premier ministre du Sikkim est népalais-gurkha, comme on appelle les Népalais de l'Inde. On parle chez nous du Gurkha Hill Council et l'agitation gurkha est forte, actuellement, au Bhutan. On n'arrête pas la marche de l'histoire comme celle du temps. La nôtre s'écrit de plus en plus en un langage commun qui s'incarne dans les populations de l'Himalaya. Nos rivières et nos vallées ne divisent plus. Elles sont les routes de contact de tous les enfants du Kichinjunga.

P. E. Gex-Collet

# *Echo des Andes*

Le Pérou traverse, sans doute, la période de la plus douloureuse de sa vie depuis la colonisation. La mort ne vient plus avec les colonisateurs et leurs armes, leurs travaux forcés, leurs maladies contagieuses. Aujourd'hui, on invoque pêle-mêle la crise économique locale, l'ordre économique mondial, le cours des matières premières, les chutes ou hausses du prix du pétrole, les cours du dollar, la fuite des capitaux, la dette extérieure. On accuse la corruption, l'irresponsabilité, l'incompétence, les idéologies. Le résultat est toujours le même: la faim, la maladie, la mort. Le corps, l'intelligence, le cœur, toute la personne est touchée, blessée, tuée. A cette longue liste il faut encore ajouter les violences de tout bord: guerilla, armée, drogue, banditisme. Dans ce pauvre pays, tout baigne dans une atmosphère de mort qui rode et pénètre, telle l'humidité de sa capitale.

C'est le moment que chosit le Président Fujimori, aux prises avec une situation de quasi faillite, pour annoncer devant une assemblée d'infirmières une campagne de Planification familiale soutenue par un fond de 1 200 000 dollars pour deux mois accordé par le fond des Nations Unies pour la population. Réduire le taux des naissances de 650 000 à 300 000 d'ici l'an 2000.

On peut comprendre: cette faim, cette misère de tant de gens et d'enfants sont intolérables. Tant des bouches à nourrir, concentrées dans des villes devenues incontrôlables: tant de bras sans travail, poussés à la violence pour survivre: tout cela, encore une fois, est intolérable. Il faut porter remède.

Quel remède?

Attaquer la vie? La détruire à sa source? Décourager de la donner?

C'est vrai: il faut pouvoir l'accueillir, et pour cela la désirer, préparer sa venue, lui donner les conditions de son épanouissement. Oui, être responsable.

Que fait notre monde?

Une information dans la revue mensuelle du Service de Presse et d'Information du Conseil Œcuménique nous dit:

1 blindé (1 million de dollars) = stockage de riz pour 500 000 personnes.

1 blindé = la construction de 6000 salles de classe pour 30 000 élèves.

1 chasseur supersonique (20 millions de dollars) = la construction de 40 000 pharmacies de village.

Une demi-journée des dépenses militaires mondiales (1,08 millions de dollars) = le programme mondial pour l'élimination de la malaria.

Trois journées des dépenses militaires mondiales (6,5 millions de dollars) = plan d'action de 5 ans pour sauver la forêt tropicale.

Société de mort: elle produit la mort en croyant défendre la vie. Les dépenses en armement, du Sud comme du Nord, atteignent 17 fois les subsides globaux d'aide au développement.

Est-ce cela, être responsable? Ne serait-ce pas plutôt faire converger nos efforts, nos recherches, nos dépenses vers des œuvres de vie: production alimentaire, santé, éducation, justice, paix. Défendre la vie par la vie.

Aurons-nous un jour des réflexes de vie pour défendre la vie?

Serons-nous porteurs de vie, individuellement et socialement?

La solution, pour sauver la vie, ne sera jamais de tuer, pas davantage de refuser de donner la vie.

C'est Noël: la naissance, la vie, l'espérance dans la nuit froide et profonde. Telle est l'œuvre de Dieu, œuvre de salut, de vie, pour sauver de la mort.

A tous nos lecteurs et amis, un joyeux et vivant Noël, et une année 1993 vraiment pleine de vie.

Chanoine Michel de Kergariou

904/0185/1963
ARCHIVES CANTONALES

1950 SION

**P. P. 1890 Saint-Maurice**

Le partage du pain évoque l'un des plus beaux gestes que puisse réaliser l'être humain. Il évoque aussi le geste de Jésus à la multiplication des pains, à la Cène, à Emmaüs...

Le pain n'est pas seulement un moyen de subsistance: il est destiné à être partagé. Ainsi l'enseigne la Parole de Dieu: Isaïe 58, 7; Ezéchiel 18, 7-16; Proverbes 22, 9. Un verset du livre de Tobie résume la même idée: «Donne de ton pain à celui qui a faim et de tes vêtements à ceux qui sont nus.»

— Lors du Jugement dernier (Mathieu 25, 31-46), Dieu nous jugera non sur nos bonnes intentions, mais sur nos actes. «En vérité, je vous le déclare, chaque fois que vous l'avez fait à l'un de ces plus petits qui sont mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait», dit Jésus.

— Dans sa très belle prière, Mère Teresa reprend les paroles de Jésus. Méditons souvent cette prière: elle précise et actualise nos devoirs de justice, de solidarité et de charité. En toutes circonstances,. elle nous invite à obéir au grand commandement de Jésus: «Aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés.»

Enfants de Dieu, nous avons le même Père dans les cieux. Dans l'Esprit d'Amour, nous pouvons redire ensemble à la suite de Jésus: «Notre Père qui es aux cieux... Donne-nous aujourd'hui notre pain de chaque jour.» Chrétiens, nourris du Pain de Dieu dans l'eucharistie, renonçons à une mainmise égoïste sur les dons reçus de Dieu. Comme des frères, partageons notre pain. Mettons nos mains, nos yeux, notre cœur à la disposition du Christ pour qu'il agisse à travers nous.

A tous les affamés de pain, de paix, de dignité, de joie, d'amour, nos pauvres gestes humains, habités par l'Amour, exprimeront quelque chose de la Tendresse et de la Miséricorde du Père des cieux. Essayons avec le sourire, avec humilité, avec respect, avec délicatesse, avec charité et, j'ajoute, avec persévérance. Entendons Jésus nous dire: «C'est à Moi que vous le ferez.»

P. J.-F. Laurent